



HAL
open science

“ Déverbalisation et traduction écrite ”

Freddie Plassard

► **To cite this version:**

Freddie Plassard. “ Déverbalisation et traduction écrite ”. FORUM. Revue internationale d'interprétation et de traduction / International Journal of Interpretation and Translation , 2015, 13 (2), pp.95-128. 10.1075/forum.13.2.05pla . hal-01638133

HAL Id: hal-01638133

<https://hal.science/hal-01638133>

Submitted on 11 Nov 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Déverbalisation et traduction écrite

Freddie PLASSARD
ESIT - CR-TRad (Université Paris 3 – Clesthia EA 7345)
freddie.plassard@univ-pari3.fr

Abstract: Deverbalisation is a key concept of the interpretive theory which keeps raising questions, misunderstanding and comments. This article aims at shedding new light on the process at work in written texts, starting from a different angle, i.e. translated texts in which it might *a posteriori* be inferred. Assumptions which need be born in mind are recollected, setting a framework or background accounting at least partly for deverbalisation. Examples are given which make it possible for new questions to arise or new points of view to be taken into account. Links with other notions of the interpretive theory such as meaning, successful translation, transcoding and methodological issues are also reviewed.

Keywords: Interpretive theory, deverbalisation, translation process, written translation, correspondance, equivalence, transcoding, successful translation.

Preprint Forum 13(2), 2015, pp. 95-128.

La question de la déverbalisation, notion clé de la théorie interprétative de la traduction, est souvent source de débat voire de controverse (Lederer, 2009). Phénomène réputé facile à « observer dans toute compréhension de l’oral comme de l’écrit (ibid. : 19), la déverbalisation serait somme toute un phénomène banal voire réflexe de l’usage du langage. Si la notion a été élaborée à partir de l’observation de l’interprétation et donc de l’oral, sa transposition à l’écrit est généralement admise (Delisle, 1984 : 84-85 ; Israël, 2000 ; Ladmiral, 2005), en dépit de réserves formulées par M. Lederer elle-même (1994 : 23) : « en traduction, la déverbalisation est moins évidente qu’en interprétation consécutive ». Si difficulté il y a, c’est celle de la mise en évidence de ce stade à l’écrit et c’est sur ce constat qu’il s’agira d’apporter des éclairages dans le présent article. Toutefois, avant d’entrer dans le vif du sujet, quelques rappels s’imposent.

I. Retour sur la notion de déverbalisation

La notion de déverbalisation recouvre selon M. Lederer (1994 : 213) :

le stade que connaît le processus de la traduction entre la compréhension d'un texte et sa réexpression dans une autre langue. Il s'agit d'un affranchissement des signes linguistiques concomitant à la saisie d'un sens cognitif et affectif.

Plusieurs éléments sont à noter dans cette définition : la mise en rapport du phénomène avec le processus dans lequel il s'inscrit et dont il constitue un stade intermédiaire entre compréhension et reformulation, la nature même du phénomène, à savoir l'affranchissement des signes linguistiques dit aussi « dissimilation des idiomes¹ » (Israël, 1994 : 110, 116) et enfin sa relation au sens et à sa saisie. Plus récemment, M. Lederer a précisé la notion en la qualifiant de « dissociation de la forme et du fond » (2009 : 18), puis, par référence à Paul Valéry (ibid. : 19), de « dissociation entre le 'sensible', c'est-à-dire les paroles et le 'compris' ». Comme la communication unilingue et l'échange interlocutif le mettent en évidence, la forme verbale des propos tenus fait, à quelques exceptions près, l'objet d'un oubli quasi immédiat. La déverbalisation est du reste définie comme « oubli des mots dès compréhension du sens et rétention de ce sens sous forme non verbale » (ibid.). Le phénomène est donc à la fois d'ordre mnésique puisqu'il consiste en un 'oubli' qui tient entre autres aux limites de la mémoire immédiate (Lederer, 1981 : 143-153 ; Gile, 1995) et d'ordre langagier puisque l'oubli porte sur la forme verbale, le libellé même de ce qui a été dit. Le choix de la dénomination 'déverbalisation' amène peut-être à se focaliser sur la dimension verbale plutôt que mnésique du phénomène et expliquerait peut-être certaines méprises.

La notion de déverbalisation n'a cessé de se préciser au fil des écrits de la théorie interprétative et repose par ailleurs sur un certain nombre de postulats relatifs au rapport entre la pensée et son expression.

1.1 Postulat d'une pensée averbale

La notion de déverbalisation repose sur le postulat de l'existence d'une pensée averbale, postulat corroboré par les travaux de D. Laplane, Professeur honoraire de neurologie, qui affirme (2005 : 183) :

¹ En insistant sur la « dissimilation des idiomes », le terme de déverbalisation dénote une volonté affirmée de se démarquer de la perspective du contact des langues dans laquelle était abordée, entre autres, la traduction.

L'existence d'une pensée sans langage ne fait de doute pour personne. (...) Son niveau de performance est en revanche très discuté. [...] Faut-il préciser que personne ne prétend que le langage ne sert à rien dans la pensée ? On essaiera ici de le mettre à sa place de serviteur essentiel de la pensée mais non de composant exclusif.

Conception instrumentale du langage qui converge avec les positions adoptées dans la théorie interprétative. D. Laplane avance à l'appui de son affirmation une série d'exemples ou de situations, dont l'émergence préverbale de la notion d'identité chez les enfants sourds-muets (ibid. : 185) ou le constat d'une absence de troubles du langage chez certains sujets délirants qui pourtant « ne permet en aucune manière de ramener la pensée à la raison » (id.), exemples qui attestent la dissociation ou sa possibilité entre la pensée et son expression. Le langage servirait à « formaliser » la pensée, formalisation s'entendant ici en un sens assez lâche, celui de donner forme, et non dans une acception restrictive de « présentation dans un langage de logique formelle » (ibid. : 193).

1.2 Postulat d'universalisme de la traduction

La reconnaissance de l'existence d'une pensée averbale permet à son tour d'envisager une pensée indépendante de sa formulation dans telle ou telle langue (Lederer, 2009 : 19-20, 22-23). Les idées ne sont pas exclusivement tributaires des mots qui les expriment, ceux-ci ayant une fonction de désignation d'un sens qu'ils ne « contiennent » pas pour autant (Seleskovitch, 1986 : 105), sans compter que la traduction opère sur des discours et non des langues, de sorte que « Les mots d'une langue ne sont pas liés de façon stable aux idées qu'ils désignent » (Lederer, 2009 : 19)². D'où la possibilité d'exprimer les mêmes idées dans différentes langues et sous des formes les plus diverses. L'indépendance des idées à l'endroit non seulement des langues mais aussi de leur formulation explique qu'il soit possible d'interpréter et de traduire en toutes les langues à partir de toutes les langues, comme l'expriment Seleskovitch et Lederer (1989 : 61) :

² Si la problématique de la déverbalisation met en jeu la face matérielle des discours tissés de mots et sa contrepartie mnésique averbale, elle n'a pas pour enjeu les mots en tant que tels mais ce qu'ils véhiculent, ce vers quoi ils pointent ou qu'ils servent à désigner, d'où la prédilection chez certains auteurs pour le terme de « conceptualisation ».

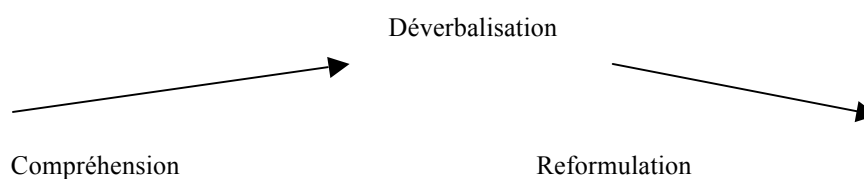
Le fait qu'il existe un vouloir dire qui n'est pas toute la pensée, qui est pré-verbal, et donc non verbal, et un sens déverbalisé qui succède à la compréhension du discours explique qu'il est possible d'interpréter et de traduire en toutes les langues à partir de toutes les langues.

C'est là affirmer une conception universaliste de la traduction. On notera toutefois un passage de la notion de pensée averbale à celle de sens averbal, il resterait à préciser les relations entre sens et pensée. D. Laplane pointe le problème avec l'exemple des « insensés », ceux qui perdent la raison mais pas le langage, tout en avançant avec prudence que le langage est l'auxiliaire de la pensée sans en être le composant exclusif, mais tout en mettant néanmoins en question le « niveau de performance » d'une pensée averbale³.

La déverbalisation consistant par essence en une disparition des mots, comment, à quels éléments, à quel stade du processus l'identifier ?

II. Repérage de la déverbalisation dans le processus de traduction

« Omniprésente chez le bon traducteur... » (Lederer, 1994 : 23), la déverbalisation, oubli des mots et rétention du sens sous forme non verbale, constitue un stade dynamique du processus de traduction séparant l'appréhension, à l'oral ou à l'écrit, d'un discours et sa restitution (Seleskovitch et Lederer, 1989 : 262). Elle intervient entre compréhension et reformulation, comme l'indique le schéma élémentaire ci-dessous :



³ Cette question mériterait bien sûr un examen plus approfondi, je me contenterai de faire ici référence à W. Koller (1997 : 161 et sq.) qui envisage, lui, les relations entre pensée et expression verbale de cette pensée comme fortement tributaires d'une langue et d'une culture, au demeurant indissociables et inscrites dans une historicité. La possibilité de traduire n'est dès lors plus universelle, mais relative et tributaire des zones de recouvrement entre situations de communication en langue de départ et en langue d'arrivée : plus l'écart entre ces situations est grand, plus la traductibilité diminue (ibid. 166), selon le principe dit d'entropie en traduction.

Figure 1 : Schéma élémentaire du processus de traduction

Sur ce schéma, la déverbalisation marque l'aboutissement de la compréhension en même temps que l'amorce de la reformulation. Le schéma porte toutefois sur le processus élémentaire de la traduction distinguant nettement ces deux stades, distinction dont le repérage à l'écrit ne va pas de soi pour un certain nombre de raisons. Comment discerner les éléments qui ont fait l'objet d'une déverbalisation ? À quoi s'observe-t-elle, à quels indices peut-on l'identifier à la lecture d'une traduction ? Au stade actuel des études traductologiques, deux grandes voies d'accès se dessinent : aborder la déverbalisation à partir du processus, on se référera alors de préférence aux études empiriques sous toutes leurs formes, ou l'aborder à partir du « produit », du résultat du processus, autrement dit à partir des textes, dût-on pour ce faire sacrifier à la méthode de la comparaison texte à texte.

II.1 Repérage de la déverbalisation à l'écrit

Sans s'inscrire dans les études empiriques, l'ouvrage *Lire pour traduire* (Plassard, 2007) se ponctue par un schéma qui montre la progression d'une traduction, entre opérations de lecture et opérations d'écriture. Celles-ci y sont nettement entremêlées, rendant la distinction entre compréhension et reformulation plus problématique, en dépit de la présentation cloisonnée et numérotée précisant un parcours de lecture. Entre la lecture du texte de départ (TD) et la formulation du texte d'arrivée (TA), à quel stade du processus se situe, empiriquement, la déverbalisation ? La série d'opérations réalisées n'a rien de linéaire ni de systématique ni même de continu, chaque traducteur étant susceptible d'adopter pour chaque traduction une séquence ou un itinéraire différents d'une étape à une autre, tout comme d'en omettre un certain nombre, ce dont rendent compte les études empiriques.

II.1.1 Etudes empiriques

Il serait illusoire de prétendre passer en revue les études empiriques du processus de traduction qui se sont multipliées depuis les années 1990, je me contenterai de prendre quelques repères entre les premières études publiées sous cette bannière et

les plus récentes⁴, non sans rappeler que le terme de déverbalisation répondait en quelque sorte au moment de sa formulation à l'interrogation récurrente sur ce qu'il était convenu d'appeler « le contenu de la boîte noire » et plus précisément la ou les différentes opérations cognitives qui s'y déroulaient. Il est aujourd'hui tentant d'envisager en termes dialectiques cette interrogation et la réponse apportée dans la théorie interprétative sous le terme de « déverbalisation », de même qu'entre déverbalisation et études empiriques. C'est la propension à vouloir lever le voile sur la mystérieuse boîte noire qui est à l'origine de l'essor spectaculaire des études empiriques qui, pourtant éludent ou contournent la question de la « déverbalisation ». Si on se penche sur la panoplie de méthodes existantes, recueil de protocoles verbaux (TAPs) dits aussi verbalisations provoquées, suivi oculaire (*eye-tracking*), enregistrement de saisie clavier (*keystroke-tracking/keystroke-logging*), il apparaît que par nature et dans leur intitulé, ces différentes méthodes ne sont pas particulièrement propices à la mise en évidence du phénomène de déverbalisation.

Le schéma donné par H.P. Krings, pionnier des études empiriques, à la fin de son ouvrage (1986 : 480-482) montre une alternance entre opérations de compréhension et de reformulation. Le terme de *Reverbalisierung* y figure à plusieurs reprises mais pas celui de *Entverbalisierung*, ou faut-il le lire entre les lignes du *Bedeutungskurzschluß*, littéralement « court-circuit de compréhension » consécutif à la consultation d'un second dictionnaire, l'équivalent cognitif de l'illumination ? W. Lörcher retrace lui aussi pas à pas toutes les verbalisations de traducteurs dans le cadre de la méthode des protocoles verbaux (1991 : 130-198) en les commentant. Du fait de la méthode employée, ce n'est pas la déverbalisation qui apparaît, mais l'inverse, la verbalisation des problèmes rencontrés qui contribue à leur résolution, comme on le voit d'entrée de jeu (ibid. : 131, n^{os} 8-9). Cette stratégie ne portant pas

⁴ Pour un aperçu de la véritable explosion des études empiriques du processus de traduction, on se reportera à la liste et au tableau donnés par R. Muñoz Martín (2014 : 52-53) des ouvrages et articles consacrés à cette question ainsi qu'à l'impressionnante bibliographie qui ponctue son article. Voir aussi : S. Göpferich (2008) : *Translationsprozessforschung – Stand, Methoden, Perspektiven*, Tübingen, G. Narr Verlag ; C. Alvstad, A. Hild & E. Tiselius (Eds.) (2011) : *Methods and Strategies of Process Research: Integrative approaches in Translation Studies*, Amsterdam, J. Benjamins Publ. Co. ; C. Foz et R. Fraser (2011) : Cartographie des méthodologies en traduction, *TTR* vol. XXIX-2 ; C. Foz et R. Fraser (2012) Méthodologies de la recherche en traductologie : applications, *TTR*, vol. XXV-1 ; voir aussi M. Giozza, R. Jääskeläinen, C.D. Mellinger, P. Rodriguez-Inès (eds) (2015) : Special issue on translation process research, *Translation & Interpreting*, vol. 7 n°1.

nécessairement ses fruits immédiatement, celui qui se prête à l'expérience reporte la résolution du problème à un stade ultérieur. À la différence de l'interprète, rien n'oblige en effet le traducteur à résoudre sur le champ une difficulté. Alors qu'il passe à la suite du texte ou marque des pauses, les solutions semblent parfois surgir d'elles-mêmes, sans effort délibéré apparent. Les pauses, dont la durée varie d'une ou quelques secondes à près d'une minute, dénuées de toute verbalisation, sont-elles des indices de déverbalisation ? Rien ne permet de l'affirmer, elles sont en revanche l'indice de traitements cognitifs généralement suivis d'une intervention quelle qu'elle soit, commentaire d'une difficulté, intervention sur le texte ou autre (Göpferisch, 2008 : 48-51)⁵. W. Wilss (1996 : 78) mentionne « deverbalization / reverbalization » tout en faisant remarquer la dimension à ses yeux teintée de mystère du terme déverbalisation, qui, dans le contexte du recueil des protocoles verbaux paraît pour le moins paradoxal. Le passage du TD au TA n'est pas sans parole (*speechless*) mais s'accompagne précisément de verbalisations, aussi provoquées et controversées soient-elles⁶. Les quelques schémas du processus de traduction répertoriés par S. Göpferisch (2008 : 128-142) mentionnent en lieu et place d'une déverbalisation, des opérations d'ordre métacognitifs chez Krings (ibid. : 130), des intuitions, des stratégies de recherche ou de vérification voire des décisions chez Hönig (id. : 133) ou de recherche et des processus plus ou moins conscients chez Kiraly (id. : 138).

Aux première études fondées sur le recueil de protocoles verbaux, souvent critiquées, sont venues s'ajouter au fil du temps d'autres méthodes également

⁵ Selon Kumpulainen (2015 : 55), les pauses peuvent certes faire figure d'indicateurs de traitement cognitifs, mais ne permettent pas d'en déduire la nature : « a pause in any data set refers to a blank spot in processing, and what exactly happens in the translator's mind during this break remains unknown. (...) to this day, however, no combination of data elicitation methods allows a complete account of translator's cognitive processing. »

⁶ Pour un bilan critique de l'usage des protocoles verbaux dans les études empiriques de la traduction, voir Bernardini S. (2001) : « Think-aloud protocols in translation research », *Target*, vol. 13 n°2, 241-263 ; Muñoz Martin, R. (2014) ; Huartado-Albir et coll. (2015). M. Lederer (2008 : 143) affirme quant à elle que « le processus de la traduction est si complexe, le raisonnement du traducteur met en jeu un si grand nombre de réseaux neuronaux (...) que (...) ce qui sort de la bouche du traducteur pendant qu'il traduit ne permet d'apercevoir qu'une infime partie de ce qui se passe dans sa tête. » Affirmation qui incite à se demander si la déverbalisation tient à la seule « dissociation de la forme et du fond » (Lederer, 2009 : 18) ou si, en tant que stade intermédiaire du processus de traduction, elle n'englobe pas une part beaucoup plus importante et encore insuffisamment éclairée du processus de traduction.

fondées sur le principe de la verbalisation⁷ et non de la déverbalisation, comme les entretiens rétrospectifs⁸, les questionnaires, bientôt suivies de méthodes fondées sur des mesures psycho-physiologiques (oculométrie, mesure de l'activité cérébrale de type EEG ou autre, etc.) avant que ne viennent se greffer sur cette panoplie initiale des méthodes tirant parti de l'usage de l'informatique en traduction, comme le logiciel d'enregistrement des saisies clavier Translog et ses différentes versions, et le couplage du suivi oculaire et de l'exploitation des mémoires de traduction (Hurtado-Albir et coll. 2015), sans compter depuis peu, les méthodes tirant parti de l'usage de l'internet (voir infra Déverbalisation et listes de diffusion). Ces différentes méthodes achoppent sur l'établissement d'une relation entre données recueillies et nature du traitement réalisé, même si le recours à la triangulation des méthodes est censée constituer la parade à cet écueil.

On est en effet en droit de se demander comment un suivi oculaire permettrait de faire ressortir la déverbalisation : entre focalisation visuelle et focalisation cognitive, comment savoir ce qui s'est passé dans la boîte noire, comment déduire la nature du traitement réalisé ? L'hypothèse de la relation œil-esprit se voit limitée par la nature approximative des éléments fournis (Englund Dimitrova et Tiselius, 2014 : 209) : la focalisation oculaire ne permet pas d'inférer la nature du traitement cognitif qui se déroule en arrière-plan. Enfin, l'enregistrement des saisies au clavier permet de rendre compte des opérations de déplacement, ajout, substitution, et de bien d'autres encore, mais pas de la déverbalisation, quand bien même elle serait conjuguée à une ou d'autres méthodes, dont celle des TAPs (Rydning, 2002 : 278 et sq. ; 2008 : 756 et sq.).

Il ressort de ce survol que les traductologues s'intéressant au processus de traduction écrite font rarement état de déverbalisation et mettent plutôt en avant les différentes tâches accomplies entre compréhension et reformulation ou le produit cognitif ou mnésique formé à ce stade. Dans le premier cas sont répertoriés les

⁷ D'autres voies de recherche sont envisageables pour aborder la déverbalisation, notamment la voie logiciste de formalisation du langage en propositions. Voir Boisson (2005).

⁸ L'étude de B. Englund Dimitrova et E. Tiselius sur la rétrospection, méthode qui consiste à rendre compte soi-même de ses propres difficultés a posteriori et qui supplée l'introspection impossible à pratiquer en interprétation, répertorie les différents stades de la compréhension sans faire apparaître de « déverbalisation » (2014 : 184). Y figure en revanche un stade de *text integration* associé à d'éventuelles difficultés à construire une représentation mentale d'un segment entendu.

opérations cognitives comme la conceptualisation (Delisle, 1984 : 84), l'intégration, conceptuelle (Rydning, 2006) ou textuelle (Englund Dimitrova et Tiselius, 2014), la visualisation (Kußmaul, 2005 ; Rydning, 2006 : 318, 2014), les opérations métacognitives (planification, gestion de tâches) ou même empiriques (consigner, marmonner, ajouter, déplacer, effacer, etc.). Dans le deuxième cas, la dénomination porte sur le produit supposé, formalisme logique (Boisson, 2005), image ou représentation mentale par exemple (Rydning, 2008 : 756 et sq.).

Hormis les différentes méthodes empiriques d'étude du processus de traduction à l'écrit, le matériau dont on dispose est constitué des deux textes (TD et TA), autrement dit de matériau verbal. Comment, à partir de ce matériau, inférer, dans une démarche à rebours, qu'il y a eu ou non déverbalisation ? Quels en sont les indices ? Passer à l'examen du produit, les traductions, c'est aussi basculer sur le versant reformulation de la traduction, elle aussi processus et produit, bascule qui appelle néanmoins quelques remarques d'ordre général sur les spécificités de la traduction écrite.

II.2 De quelques particularités de la traduction écrite

La déverbalisation, on l'a vu, est un phénomène d'ordre mnésique en rapport avec les limites de la mémoire de celui qui traduit. L'écrit constituant en soi une forme d'extériorisation de la mémoire, qu'en est-il de la déverbalisation ?

II.2.1 Déverbalisation et intertextualité

Le fait que les textes dialoguent les uns avec les autres, signifient les uns par rapport aux autres, réfèrent les uns aux autres, notamment mais pas exclusivement, par l'entremise d'éléments repris d'un texte à un autre, n'est pas pris en compte dans les textes fondateurs de la théorie interprétative. Si le sens tient certes à la relation établie entre texte et référent extra-textuel, ce qui est le cas des textes dits de réalité et des textes spécialisés, il tient aussi à la relation entre les textes eux-mêmes, y compris dans les textes spécialisés. Qu'on pense aux références à la réglementation, aux normes en traduction technique ou à la législation en traduction juridique, aux procès-verbaux de réunion où les propos de participants ou de délégués doivent par exemple être repris à la lettre, à des fins de repérage et d'identification dans un

corpus textuel, préalables à leur reprise, leur citation ou à leur mise en débat. En tenir compte implique parfois de reprendre ‘à la lettre’ certains éléments de formulation, en consultant par exemple la bibliographie d’un article de recherche ou l’ensemble des documents de séance s’il s’agit d’un procès verbal de réunion. L’intertextualité, principe de relations entre textes, trouve une contrepartie procédurale dans la démarche documentaire qui permet de prendre pied dans le sujet traité, de repérer les formulations usitées du domaine, et sert de ce fait une double visée, à la fois notionnelle et formelle.

II.2.2 Déverbalisation et recherche documentaire

Si à l’oral les mots disparaissaient d’eux-mêmes en fonction d’un processus psycho-cognitif plus ou moins réflexe, il reste à s’interroger sur la part prise par la recherche documentaire dans la reformulation. Celle-ci a certes pour objet de contextualiser le texte de départ mais aussi de répertorier les formulations propres à un domaine particulier. Les notes prises par nos soins à la lecture de documents en vue de traduire un texte relatif à un aménagement hydro-électrique (voir Annexe 5), montrent que sont consignées des formulations se prêtant au réemploi, linéaire ou non, relevant ou non de correspondances (*plant with multipurpose function* : ouvrage à buts multiples) ou destinées à montrer au lecteur de la traduction que le sujet est suffisamment maîtrisé puisqu’exprimé avec l’idiomaticité spécifique du domaine (potentiel électrique d’un fleuve, le productible, soutien d’étiage, régime des écluées, etc.). Les éléments glanés à la lecture sont, on le voit, des bribes de discours, des formules idiomatiques qu’en l’absence de lecture documentaire, nous n’aurions pas su mobiliser ni utiliser. Ils viennent s’ajouter aux connaissances antérieures ou bagage cognitif du traducteur, à celles véhiculées par le texte à traduire et constituer des compléments cognitif⁹.

II.2.3 Déverbalisation et mémoires de traduction

⁹ Cette méthode fait parfois figure antédiluvienne et bien artisanale comparée aux interrogations de corpus de millions de mots, mais garde sa pertinence si on la rapporte aux besoins spécifiques de tel ou tel traducteur qui saura adapter sa recherche à ses besoins, dimension métacognitive, et à une pratique de la traduction fondée sur une réelle compréhension préalable.

Fondée sur la « technique de l'intellect » qu'est l'écriture¹⁰, la traduction en suit les évolutions, celle de l'informatique par exemple. Les mémoires de traduction reposent sur le principe de l'archivage de solutions *ad hoc* trouvées au fil des traductions et se prêtant à un ré-emploi selon les circonstances textuelles¹¹. La consignation et l'enregistrement systématique et raisonné de solutions trouvées par les traducteurs les fait s'afficher à l'écran sous la forme de ce qu'il est convenu d'appeler une 'remontée de mémoire', lors d'une nouvelle occurrence d'un segment du texte de départ. Il appartient aux traducteurs de décider s'il est possible de réutiliser la même traduction, dans un contexte à la fois verbal et cognitif différent. Le logiciel de gestion de la mémoire de traduction calcule un taux d'appariements possibles, intégraux ou partiels, autrement dit de réutilisation possible de formulations préexistantes, ce qui permet, soit dit en passant, de défalquer le pourcentage en question de la note d'honoraires des traducteurs. Les logiciels de mémoire de traduction sont aujourd'hui largement répandus et tout porte à penser que cette tendance ira en se confirmant. Le recyclage ou le ré-emploi de segments textuels joue sur le principe de l'enregistrement qu'a toujours été l'écriture y compris numérique, sans pour autant s'y réduire, et apporte en soi un démenti à la déverbalisation, ce qui n'exclut nullement que les traductions répertoriées dans les mémoires de traduction ne soient elles-mêmes issues d'une déverbalisation initiale. Les mémoires de traduction sont du reste prises en considération dans certaines études empiriques (Hurtado-Albir et coll., 2015 : 13, 16).

II.2.4 Déverbalisation et listes de diffusion

Phénomène à l'œuvre dans la communication unilingue, la déverbalisation marque l'aboutissement de la compréhension tout en servant de tremplin à la reformulation, dès lors que le sens est saisi, ce qui, si tel n'est pas le cas et sous réserve d'un

¹⁰ Voir J. Goody (1977) : *The domestication of the savage mind*, Cambridge, Cambridge University Press, traduit de l'anglais par J. Bazin et A. Bensa sous le titre *La raison graphique - domestication de la pensée sauvage*, Paris, Ed. Minuit, 1993 (1^{ère} éd. 1979). La notion de « technology of the intellect » est traduite en français alternativement par « technique de l'intellect », « technologie de l'intellect » (pp. 48, 57, 150, 244, 252) et désigne à la fois des objets matériels, symboles, instruments, savoir-faire, méthodes et groupements humains qui par leur intervention sur l'ensemble de ces éléments « les insèrent dans leurs pratiques et leurs institutions » (Guichard, 2004 : « L'internet, une technique intellectuelle », ENS, Equipe Réseaux, Savoirs, Territoires, archive Web consultable sur <http://barthes.enssib.fr/articles/Guichard-MI.html>)

¹¹ Voir Grass T. (dir.) (2010) : Outils de traduction – outils du traducteur, *Cahiers du GEPE*, n° 2 – consultable sur <http://www.cahiersdugepe.fr/index1263.php>

échange interlocutif, amène à le préciser par des reformulations diverses, comme on peut l'observer dans l'échange relevé sur une liste de diffusion de traducteurs (voir Annexe 4). Ces listes ont en effet pour objet de permettre aux traducteurs d'échanger sur leurs difficultés de traduction, échanges qui par nature, passent par une verbalisation, spontanée cette fois, à la différence de la méthode des protocoles verbaux, tout en fournissant aux traductologues un matériau nouveau de nature à renouveler les méthodologies d'étude de la traduction (Plassard, 2012).

Le slogan publicitaire donné à l'annexe 4 joue sur l'amorce 'Zu Hause', bien trouvée quand il s'agit de vendre des équipements intérieurs, salles de bains, cuisines aménagées à une clientèle potentielle en mettant en relief leur caractère familial. Très simple en soi, la formule a suscité un échange assez long entre traducteurs, chacun y allant de sa trouvaille ou proposition. De réponse en réponse, certains éléments servent de tremplin à la formulation suivante, dans un processus qui tient de l'association d'idées, de sorte que se développent deux isotopies sémantiques, celle qui relie les réponses 1 (« bien chez soi »), 5 (« Dans son élément ») et 7 (« Dans le bain ») où la même idée est formulée par des expressions proches et synonymes, l'autre brochant sur l'idée que l'entreprise connaît son métier, aux réponses 4 (« n'ont plus de secret »), 8 (« sont notre métier ») et 11 (« ça me connaît »). Les traductions proposées jouent à la fois syntaxiquement et sémantiquement sur la reprise de structures toutes faites, au demeurant peu voire non éloignées de la formulation en langue de départ, comme en R1, R5 et R7, aussi la déverbalisation n'y est-elle pas très marquée. La recherche pour ainsi dire itérative d'une solution adéquate repose sur certains ressorts langagiers qui n'impliquent pas nécessairement déverbalisation mais relèvent plutôt du « jeu de langage », par rebonds et associations successives suscités par les mots eux-mêmes, jeu sur les mots du reste ostensible aux réponses R14 et R15. Cet exemple montre qu'en lieu et place de la déverbalisation peut s'observer une négociation du sens, attestée par les différents commentaires formulés (question, R2, 3, 6, 10, 12, 13) et des tentatives de reformulation qui passent par de nouvelles verbalisations et apparaissent comme autant de reverbalsations ou de surverbalisations par rapport à ce qu'il convient de traduire.

Ces précisions sur la spécificité de la déverbalisation à l'écrit étant apportées, elles n'indiquent nullement qu'elle ne s'y manifeste pas, pas plus qu'elles ne dispensent de s'interroger sur les moyens de la mettre en évidence.

III. Repérage de la déverbalisation à partir du produit

Issue d'un processus à deux temps, compréhension puis dissociation du contenu mnésique et de l'enveloppe verbale, la déverbalisation donne néanmoins lieu à un « produit », certes difficile à appréhender et source de ce fait de différentes hypothèses, mais doté d'une réalité cognitive suffisante pour servir de tremplin à une reformulation. Il reste toutefois à le formuler ou reformuler, à le verbaliser et, après avoir abordé quelques spécificités de la traduction, à s'interroger sur la deuxième voie d'accès à la déverbalisation à l'écrit, celle des traductions elles-mêmes, comme dépositaires d'un savoir faire et d'opérations mentales préalables.

Observable dans la conversation courante (Lederer, 2009 : 18), la déverbalisation est-elle directement transposable dans l'ordre scriptural et si oui en quels termes ? À quoi s'observe-t-elle dans une traduction, à quels indices énonciatifs, textuels ou autres peut-on la reconnaître *a posteriori*, et de surcroît à quelle échelle textuelle : macrotextuelle ou microtextuelle, globale ou locale ? Sachant que « la déverbalisation n'est jamais totale », que « tout n'est pas déverbalisé » et que « certains mots doivent quasi obligatoirement être conservés » (Lederer, 2009 : 26), à quoi tient-elle : à l'absence de toute interférence entre TD et TA, à la disparition de toute correspondance langue à langue entre TD et TA, à la distance interlangue ? Autant dire qu'aborder la déverbalisation à partir du produit revient à s'interroger sur son incidence sur la reformulation. Là où M. Lederer fait de la déverbalisation l'apanage du « bon traducteur » (2009 : 26), chez qui elle est omniprésente (1994 : 23), il nous semble tout aussi intéressant d'en faire celui de la bonne traduction, dite traduction réussie dans la théorie interprétative et de nous demander quelles en sont les caractéristiques.

III.1 Déverbalisation et « traduction réussie »

S'interroger sur la « traces » de la déverbalisation à l'écrit revient en effet à s'interroger sur les critères de la traduction réussie. L'entrée « traduction » dans l'ouvrage de M. Lederer (1994) répertorie certes traduction interprétative, linguistique, littérale et mot-à-mot, mais pas « réussie », même si les lecteurs sont bien sûr enclins à l'assimiler à la traduction interprétative. Cet auteur estime du reste que des critères objectifs d'évaluation des traductions font encore défaut (2002 : 30)¹².

Si, aux yeux de Seleskovitch [1986 : 105], la reformulation semble aller de soi : « Une fois cerné le sens, sa formulation relève des automatismes langagiers ; les idées, les sentiments, les notions que l'on veut transmettre trouvent à s'exprimer d'elles-mêmes », comment en expliquer dès lors les échecs, relevés, analysés et disséqués dans la littérature traductologique ? Si l'opération était aussi transparente, réflexe et facile qu'elle est présentée ici, on pourrait se demander pourquoi plusieurs années de formation sont nécessaires pour parvenir à une traduction de qualité. Que le propos vaille dans une certaine mesure pour la conversation ou des discours non spécialisés où les réflexes langagiers jouent bel et bien, soit. Il en va tout autrement dans les domaines de spécialité où l'acquisition de ces réflexes allant parfois à l'encontre de l'usage linguistique courant est longue à mettre en place et à se stabiliser. Les copies d'étudiants (voir Annexes 1 et 2), et même certaines traductions circulant sur le marché sont là pour l'attester. L'usage de la langue spécialisée présuppose certes la maîtrise de concepts et modes de raisonnement spécifiques d'un domaine, mais aussi des particularités linguistiques propres à chaque domaine, de sorte qu'il n'est nullement spontané ou ne le devient qu'à l'issue de nombreuses années de pratique. C'est ce qui justifie l'appellation de « traducteur chevronné » d'une part, mais aussi les demandes de relecture et de révision fréquentes d'autre part, ainsi que les conditions de recrutement des traducteurs, exigeant le plus souvent de la part des candidats des années d'expérience. Pour ce qui est de la traduction proprement dite (écrite), on est donc loin de la facilité évoquée par Seleskovitch. Le sens est loin d'être toujours transparent, et l'usage de la langue tant courante que spécialisée n'est pas toujours

¹² Les études sur l'évaluation des traductions ne manquent pas, il existe même une série de normes relatives à la qualité des traductions, mais les passer en revue nous entraînerait au-delà de notre propos.

aussi naturel « que le sont les mains pour faire des gestes » (Seleskovitch, 1986 : 111). Quels sont dès lors les critères d'une traduction réussie ?

III.2. Du transcodage à la déverbalisation

La déverbalisation s'observe « en creux » à l'absence de toute forme de transcodage, de toute reprise à l'identique d'éléments du texte de départ pouvant aller du mot à la phrase entière (Lederer, 1994 : 113-115), ou pour le dire autrement, à l'absence d'interférence. Le transcodage se manifeste en effet sous deux formes en particulier, l'interférence et la correspondance et dénote dans un cas comme dans l'autre une reprise linéaire langue à langue, sans passage par l'intermédiaire ni d'une représentation mentale, ni d'une forme quelconque de traitement cognitif propice à la dissociation des langues. En l'absence de déverbalisation, la formulation de l'énoncé de départ serait conservée quasiment en l'état, au changement de langue près, *a contrario*, il y aurait (eu) déverbalisation dès lors que, dans la reformulation, pourrait être constatée la disparition de toute forme de calque, mais aussi d'interférence, lexicale, grammaticale, structurale, syntaxique ou autre. Jugeons plutôt sur pièce.

La traduction du segment « how real people perceive translation » (voir Annexe 1) montre que sur plusieurs reformulations proposées par des étudiants débutants en traduction à l'occasion d'un examen, rares sont celles d'où toute trace de transcodage ait disparu. L'énoncé de départ, en l'occurrence un intertitre, transmet un message transparent en contexte : il s'agit, dans une enquête sur la mondialisation du marché de la traduction, de savoir quelle idée de la traduction est véhiculée dans l'opinion publique. Ici, nous n'avons retenu que deux éléments qui ont fait l'objet d'un pur et simple transcodage ou report du TD au TA : 'real people' et 'perceive', même si la tournure syntaxique introduite par 'how' s'y prêterait elle aussi. Les reformulations ont été délibérément classées *a posteriori* par ordre de déverbalisation croissante. Il s'agit de s'affranchir du verbe 'perceive' et de sa correspondance 'percevoir', très fréquente dans ce type de textes y compris en français, et de rendre 'real people' sans rester littéral, « les vraies gens », ni tomber dans des formulations maladroites. Par le nombre d'occurrences d'éléments repris à l'identique, cet exemple semble de nature à conforter le propos de M. Lederer (2009 : 25) pour qui « il est possible qu'en traduction, la réaction ne soit pas aussi

spontanée et que déverbaliser requière une prise de conscience plus poussée, à développer en cours de formation ».

Prenons un deuxième exemple emprunté cette fois à la traduction de l'extrait d'un blog relatif aux expéditions polaires intitulé *Living in Longyearbyen* (<http://ipy.arcticportal.org/component/k2/item/719>). La comparaison portera ici sur deux éléments du TD et du TA (Voir Annexe 2) que sont 'could see', verbe de perception précédé en anglais de l'auxiliaire modal 'can', et l'embrayeur 'last week when', qui introduit une proposition circonstancielle de temps, sources l'un et l'autre d'interférences grammaticale et syntaxique. Les reformulations ont été classées selon le même principe que dans l'exemple précédent. Dans le premier cas, l'interférence tient à la reprise de l'auxiliaire modal 'could', traduit à plusieurs reprises par « pouvions », une fois par 'parvenions', ce qui revient à sémantiser un élément en réalité d'ordre grammatical, alors que le 'nous' anglais a laissé assez spontanément place à l'idiomatique et impersonnel 'on', conforme au style quasi oral du blog. La deuxième interférence consiste en un calque syntaxique 'la semaine dernière quand', avec affranchissement progressif, par substitution du « où » français au « quand », puis abandon pur et simple de la structure syntaxique du TD, indice d'une déverbalisation.

L'un des indices de 'réussite' d'une traduction tient, on vient de le voir, à la faculté démontrée ou non par les traducteurs de savoir dissocier expression en langue de départ et en langue d'arrivée, aptitude à dégager le sens d'une formulation pour la transmettre d'autant mieux aux destinataires en langue d'arrivée. Maîtriser la déverbalisation correspond au stade métacognitif dit métasémantique (Gombert, 1992 : 126) qui se conjugue à la capacité dite métapragmatique de dissociation de l'explicite d'un énoncé et de son vouloir dire (ibid. : 130), signe de compétence non seulement lectorale mais aussi traductive¹³. Indice d'une compétence spécifique, la déverbalisation s'apprécie surtout au vu du résultat, les traductions.

III.3 Correspondance et équivalence

¹³ Voir Plassard (2009 : 228). La métacognition se ventile en diverses sous-compétences, dont la capacité *métasémantique*, aptitude à dissocier le sens de son expression, autrement dit à déverbaliser, et capacité *métapragmatique*, aptitude à dissocier le vouloir dire de sa formulation explicite.

Comme le précise M. Lederer (2002 : 18) :

Au moment où il traduit, le traducteur peut appliquer deux méthodes différentes : soit il passe d'une langue à l'autre, introduisant dans son texte des correspondances lexicales ou syntaxiques préexistantes entre deux langues, soit il se construit une image mentale de la situation et, ayant trouvé le « sens » du texte, il l'exprime par équivalences, de façon idiomatique en langue d'arrivée. En fait, dans la pratique, il fait concurremment les deux, recherchant d'une part dans une langue les termes qui renvoient aux mêmes référents (à la même réalité) que ceux désignés par l'original, et de l'autre créant des équivalences qui transmettent des sens identiques à ceux de l'original.

Deux procédés de traduction sont ici mentionnés, la correspondance, assimilée à une absence de déverbalisation, et l'équivalence, manifestation privilégiée d'une déverbalisation préalable.

III.3.1 Correspondance

Quoiqu'absente des procédés répertoriés par Vinay et Darbelnet, (1972) la correspondance est intégrée à la théorie interprétative dans la perspective suivante :

les correspondances sont des faits de langue (...). Hors discours, tous les vocables pris isolément peuvent faire l'objet de correspondances, simples ou multiples. Cependant, la traduction portant sur des textes et non sur des langues, et les paramètres du discours prêtant à la langue des caractéristiques inédites et inimaginables a priori, *le recours aux correspondances ne peut qu'être limité aux cas (...) où dans le fil du discours, les vocables ne s'enrichissent pas des paramètres de la situation, ne mobilisent pas les compléments cognitifs qui s'associent dans la tête du traducteur mais gardent la signification que leur donne la langue*¹⁴. Tout le reste est équivalence. (Lederer, 2002 : 19)

Traduire par correspondance, fait de langue, est l'archétype de la traduction dite linguistique, où mots, syntagmes, figements ou formes syntaxiques de la langue de départ correspondent à de mots, syntagmes, figements ou formes syntaxiques de la langue d'arrivée, indépendamment des circonstances d'énonciation et de tous les éléments cognitifs qui viennent se greffer au discours *hic et nunc* et lui conférer son

¹⁴ C'est nous qui soulignons.

sens, global et local. Aussi sert-elle à distinguer la traduction interprétative qui procède par équivalences de la traduction linguistique qui procède par correspondances, du moins en première approche. La traduction de la légende d'une publicité Hewlett Packard pour une imprimante compatible avec une tablette ou un téléphone portable nous en fournit un exemple. Conformément à l'obligation de traduire en français les mentions figurant en anglais dans des publicités diffusées sur le territoire français, la légende « Make it matter* », plutôt évasive, est traduite ou plutôt transcodée par « Donner de l'importance », formulation plate qui ne transmet aucun sens et reste en suspens en l'absence de complément : donner de l'importance, certes, mais à quoi ? Au lecteur d'inférer une relation entre cette traduction non contextualisée, simple correspondance que lui fournirait n'importe quel dictionnaire, et ce qui lui est montré, ce qui figure sur l'image de la publicité, là où l'emploi d'une formule du type « mettre en valeur » ou « savoir mettre en valeur » établirait au moins implicitement une relation entre support visuel (photographie) et message publicitaire l'accompagnant. Aussi conforte-t-elle l'idée avancée par M. Lederer (1994 : 51) :

les raisons pour lesquelles la mise en correspondance systématique des éléments des deux langues ne produit pas de bonnes traductions ne sont pas faciles à discerner, mais la mauvaise qualité de ce genre de traduction saute aux yeux.

III.3.2 Equivalence

Face à la correspondance se trouve l'équivalence, « correspondance inédite » (Lederer, 1994 : 51) qui, en interprétation, se forme dès que « l'avancée des mots est suffisante pour que se produise une association entre leur sémantisme et des connaissances extra-linguistiques » (ibid. : 56), moment difficile à saisir à l'écrit pour les raisons déjà évoquées. L'équivalence apparaît dès lors comme l'indice discursif d'un traitement cognitif qui se produirait en arrière-plan, caractéristique d'une forme de traduction qui ne se borne pas au seul donné linguistique mais qui l'utilise comme tremplin pour y associer d'autres connaissances. L'équivalence est l'indice d'un traitement plus complexe que le seul transfert linéaire langue à langue. Développée par de nombreux auteurs dans des perspectives parfois légèrement différentes (Shuttleworth et Cowie, 2007 : 49-51), l'équivalence est initialement définie par Vinay et Darbelnet (1972 : 52) en ces termes : « il est possible que deux

textes rendent compte d'une même situation en mettant en oeuvre des moyens stylistiques et structuraux entièrement différents. Il s'agit alors d'une équivalence » dont ils précisent qu'elle est « le plus souvent de nature syntagmatique » et porte sur la totalité du message. La traduction du titre du roman de M. Houellebecq *L'Extension du domaine de la lutte* par *Whatever* en anglais met en évidence la relation qui s'établit entre déverbalisation et équivalence, la traduction témoignant dans son libellé même d'une opération intervenue en amont et consistant précisément à ne retenir à la lettre aucun des mots du libellé de départ au profit d'une prise en compte « de l'implicite charrié par le texte » (Lederer, 2002 : 24), ici la totalité de l'ouvrage auquel le titre renvoie tout en incitant à le lire.

Dans l'exemple donné à l'annexe 1, les formulations répertoriées en fin d'énumération attestent elles aussi la présence d'une équivalence issue d'une déverbalisation préalable : pour traduire les « real people », les formulations vont de « l'individu lambda », « l'internaute lambda », « Monsieur-tout-le-monde », qui toutes insistent sur le caractère à la fois impersonnel et singulier de l'individu type pris pour référence, fondu dans la masse anonyme de ses congénères qu'exprime le pluriel anglais des « real people » jusqu'au « non-professionnel » ou au « non-initié », formulations adaptées à la situation où il s'agit bel et bien d'opposer la sphère professionnelle à son image dans le grand public. Même si certains étudiants (8 sur 23) ont gardé une forme plurielle, le singulier d'abstraction propre au français s'est imposé chez la majorité d'entre eux (15 sur 23). Le verbe « perceive » est majoritairement traduit à tort par sa correspondance « percevoir » avec l'effet que l'on constate, tandis que les formulations qui s'en affranchissent au point de supprimer toute forme verbale, « Monsieur tout-le-monde et la traduction » ou « La traduction d'après le non-initié » sont celles qui s'approchent le plus de l'« identité de sens dans une équivalence des formes » (Lederer, 2002 : 27), sachant que la formule 'How real people perceive translation » est un intertitre de l'étude du marché de la traduction considérée et qu'en ce sens, des formulations dénuées de forme verbale, conjuguée ou non, sont particulièrement adaptées à cette fonction textuelle en français.

Dans l'exemple donné à l'annexe 2, la traduction de la proposition “Last week when it was bad sight” par les formulations “On n'y voyait pas à un mètre” ou encore “On n'y voyait goutte” relève elle aussi de l'équivalence. Par leur caractère

impersonnel et idiomatique, ces reformulations restituent à la fois le sens de l'énoncé de départ mais aussi son registre, familier et proche de l'oral, selon ici encore le principe d'une identité de sens dans l'équivalence des formes.

La distinction entre correspondance et équivalence n'est pourtant pas toujours aussi nette qu'il n'y paraît, aussi importe-t-il de distinguer entre correspondances *a priori*, établies délibérément au cours d'une traduction et celles que l'on détecte *a posteriori*, qui n'ont pas nécessairement été voulues par le traducteur mais d'une certaine façon s'imposent d'elles-mêmes en contexte, à l'échelle microtextuelle, et relèvent dès lors de la traduction par équivalence à l'échelle macrotextuelle, point de vue partagé par M. Lederer et J. Delisle (Lederer, 2002 : 23). Tel serait le cas de « last week » dans l'exemple donné à l'annexe 2, traduit si spontanément par « la semaine dernière » qu'il ne m'a pas paru nécessaire de le faire figurer dans l'énumération des traductions.

La distinction entre correspondance et équivalence qui trace une ligne de démarcation entre langue et discours, s'intègre à son tour dans un phénomène plus vaste, celui de la synecdoque.

III.4 Synecdoque

La synecdoque, figure de rhétorique, renvoie selon M. Lederer (2009 : 22) au « caractère incomplet non seulement de chaque mot, mais aussi de chaque phrase qui, dans un contexte donné, ne sont jamais totalement explicites » : le phénomène est d'ordre à la fois linguistique et discursif.

Appréhendée au niveau d'une langue ou de langues, la synecdoque est la contrepartie de la différence de désignation de référents textuels ou extra-textuels d'une langue à une autre qui repose sur la sélection de traits saillants de l'élément visé, lesquels diffèrent d'une langue à une autre (Lederer, 1976 : 28). Dans un texte exposant le projet transnational de fusion nucléaire et décrivant le réacteur de fusion ITER, le terme de '*Plasmagefäß*', littéralement, 'réservoir à plasma', désigne ce qu'il est convenu d'appeler en français la 'chambre à vide', par synecdoque portant sur le rapport contenant/contenu de la chambre en question. Là où en allemand se trouve exprimée la nature du contenu, ce sont en français les conditions physiques à réunir qui le sont : le vide nécessaire au confinement du plasma, quatrième état de la

matière. Pour permettre au plasma d'occuper le volume laissé libre à l'intérieur de l'enceinte de confinement, il faut commencer par obtenir le vide, d'où ces deux dénominations apparemment contradictoires mais en réalité complémentaires entre les deux langues considérées, le vide étant la condition de la formation du plasma. Il s'agit ici d'une synecdoque de langue (Lederer, 2002 : 27).

Par ailleurs, dans tout message, seule une partie est explicitée (ibid. : 23), les mots eux-mêmes ne désignent qu'une « partie du référent auquel ils renvoient, l'autre partie restant implicite mais n'empêchant nullement la compréhension » (id. : 22), voilà pour le volet discursif de la synecdoque. Le non-dit est dès lors compris par adjonction à la formulation d'un énoncé, de connaissances à la fois préalables et forgées à la lecture d'un texte, dénommées 'compléments cognitifs' (Seleskovitch, 1986 : 119) et suppléent de la sorte l'implicite, l'informulé du discours. En d'autres termes, le sens est certes véhiculé par les mots dans sa dimension explicite mais il dépasse le dit et ne se constitue dans son intégralité qu'avec l'apport de connaissances par le destinataire. C'est sans doute cette nature complexe du sens qui incite à le rabattre sur sa partie explicite et à négliger de ce fait la part informulée du discours néanmoins indispensable à sa compréhension et la part active que prend le destinataire dans sa constitution, par restitution, précisément, de la part implicite du discours. Si le sens est plus vaste que l'énoncé, que le dit, la déverbalisation porte quant à elle sur la globalité de ce qui est visé par l'énoncé, explicite et implicite, dit et non-dit conjugués (Lederer, 1976 : 23), même si, d'un point de vue logique, il est difficile de déverbaliser quelque chose qui n'a pas même été verbalisé.

La traduction de l'intertitre « how real people perceive translation » dans l'enquête sur le marché mondial de la traduction par des formules comme « Le regard des non-professionnels sur la traduction », « Monsieur tout-le-monde et la traduction » ou « La traduction d'après le non-initié », relèvent de la synecdoque de discours, dans la mesure où il s'agit d'un segment de discours contextualisé, occupant une fonction textuelle précise, propre au texte considéré. La disparition pure et simple du verbe « perceive » ne nuit nullement à la compréhension, le lecteur de la traduction pouvant sans peine l'inférer à la lecture du paragraphe. Dans la perspective interprétative, l'objet de la traduction ne tient pas aux mots mais au sens vers lequel ils pointent, sens qui, une fois saisi, peut se réexprimer de multiples façons car il n'est pas réductible à la somme des significations des mots servant à sa formulation,

d'où leur abandon possible dans la traduction. Les mots n'ont par ailleurs pas à être pris au pied de la lettre ni même à être tous traduits dès lors que la reformulation en langue d'arrivée n'y oblige pas (Lederer, 2009 : 23), tel est bien le cas ici de « perceive ». C'est cette latitude dans le choix des mots à conserver ou non qui élargit le champ des possibles et dès lors la créativité.

III.5 Déverbalisation et créativité

Le phénomène de déverbalisation a en effet pour principal mérite de conférer aux traducteurs une latitude dans la reformulation dans la mesure où il leur permet de « se dégager de l'emprise de la langue originale » (Lederer, 2009 : 29) au profit de traductions idiomatiques d'où se dégage une impression de spontanéité d'expression :

Déverbaliser ne signifie pas perdre de vue ou interpréter de façon subjective le vouloir dire de l'auteur, ni neutraliser la manière dont il exprime ce vouloir dire. Ce qui a été compris peut, une fois déverbalisé, être restitué de façon idiomatique dans la langue d'arrivée, sans interférences, sans gaucherie de style" (ibid. : 27).

A la différence de l'oral où la déverbalisation est spontanée, elle semble, au vu des exemples précédemment analysés, être moins systématique à l'écrit et résulter d'une prise de conscience délibérée des traducteurs pour s'affranchir du libellé du texte de départ, au point, et ce n'est ici qu'une hypothèse, de faire figure de procédé de traduction. C'est le cas dans les traductions (20), (22) et (23) de l'exemple donné à l'annexe 1, sans pour autant que rien ne permette de dire en toute certitude, *a posteriori*, si la déverbalisation est spontanée, réflexe ou délibérément recherchée. On pourrait aussi se demander si la déverbalisation est liée à certaines caractéristiques des textes, comme la dimension métaphorique de certains énoncés, à celui qui traduit ou aux nécessités de la reformulation et de l'intelligibilité du sens.

Faute d'apporter une réponse à chacune de ces questions, seul le rapport entre déverbalisation et caractéristiques des textes ou des énoncés sera abordé ici¹⁵. Si le

¹⁵ Voir à ce sujet Rydning (2009, 2014) et l'évolution récente des travaux du groupe Expertrans (Hurtado-Albir et coll., 2015 : 15) qui se propose d'étudier le rôle des expressions figurées dans la reformulation : « challenges of translating figurative language containing cultural references that need to be renegotiated in the target language. »

recours aux idiomatismes passe pour gage de qualité de la reformulation, que se passe-t-il en présence d'idiomatismes et d'expressions figurées dans le TD ? Pour en juger sur pièce, prenons ici encore un exemple emprunté cette fois à un texte sur le marché automobile des Etats-Unis et sur une entreprise en particulier, Hybrid Technologies, qui a mis au point sa propre filière pour convertir les modèles classiques à moteur thermique en véhicules électriques (voir Annexe 3). Dans ce texte rédigé en un anglais américain idiomatique, le registre est souvent imagé et les expressions métaphoriques sont légion, témoin le 'big guns' qui qualifie les acteurs de la filière, ceux qui tiennent les rênes, décideurs à l'échelle des pouvoirs publics ou des entreprises, et qui ont donc un pouvoir, par opposition aux 'hobbyists' (et non lobbyists), les dilettantes éclairés dont les idées peuvent néanmoins réussir à s'imposer sur un marché libéral. L'expression n'en reste pas moins évasive et tout excès de précision dans la traduction risque d'en restreindre la portée. L'ensemble des traductions répertoriées en regard du TD montre néanmoins l'étendue de la marge de reformulation.

Si tous les éléments d'un discours ne se prêtent pas à la déverbalisation, celle-ci est souvent associée à la part créative de la reformulation (Lederer, 2002 : 18, 27), dans la mesure où la pure et simple disparition du libellé littéral du TD ouvre un champ a priori sans limite autre que celle de chaque traducteur. Cette latitude se solde de fait par un surcroît de créativité dont la déverbalisation est en quelque sorte l'indice. Toutefois, le traducteur n'est pas tenu de produire immédiatement une formulation définitive et peut, par approximations successives, viser une solution optimale, que ce soit seul face à l'écran ou dans le remue-méninge des forums et listes de diffusion (voir Annexe 4). Il semble que d'autres phénomènes comme la visualisation (Rydning, 2014) ou les stades successifs de réécriture contribuent eux aussi à l'amélioration de la qualité rédactionnelle des textes et à l'expression de la créativité qui, échappant au diktat de l'immédiateté, peut emprunter les voies de l'itération et de la progression.

IV. Conclusion

L'examen de la notion de déverbalisation, dissociation des langues entre compréhension et reformulation, et de son incidence sur l'écrit, amène aux constats suivants :

- La mise en oeuvre du processus de traduction à l'écrit diffère de celle de l'oral qui oblige à une reformulation quasi immédiate. Elle suit un cheminement plus complexe qui rend plus difficile le repérage de la déverbalisation.
- Le rôle des mémoires n'est pas identique à l'écrit et à l'oral. L'écrit étant en soi une extériorisation de la mémoire, le traducteur a tout loisir, en cours de traduction, d'utiliser des aides externes diverses : outils linguistiques et terminologiques, aide de collègues, le plus souvent assorties de nouvelles verbalisations sous la forme de mots-clés ou de questionnement par exemple.
- La plupart des textes écrits sont en relation d'intertextualité avec d'autres textes qu'ils citent, explicitement ou implicitement, ce qui implique une reprise parfois littérale de libellés préalables.
- Le terme de déverbalisation est quasiment absent des études empiriques du processus de traduction. Une étude plus systématique que le survol ébauché dans cet article serait bien sûr nécessaire. Nombreux sont les traductologues qui lui en préfèrent un autre, ayant trait soit aux opérations cognitives susceptibles de se dérouler à ce stade, soit à la nature du « contenu mnésique » formé.
- Plusieurs méthodologies d'étude du processus de traduction sont par nature aux antipodes de la déverbalisation, du fait qu'elles reposent précisément sur des verbalisations, provoquées (TAPs, entretiens rétrospectifs) ou non (forums et listes de diffusion), ou sur des éléments eux-mêmes non verbaux (mouvement des yeux, saisies clavier), dont rien ne permet d'inférer en toute certitude qu'ils correspondent à des moments de déverbalisation.
- La difficulté à repérer la déverbalisation dans le processus en cours de réalisation cantonne les observations au « produit » que sont les traductions, où elle se manifeste par l'absence de transcodage, d'interférences et le recours à l'équivalence, gages de qualité. Sur ce point, il n'y a pas de différence fondamentale entre oral et écrit.

Autant de raisons qui, en apparence, incitent à relativiser la portée du phénomène de déverbalisation à l'écrit, mais qui n'empêchent pas d'en constater et la présence et l'incidence.

Du fait qu'elle constitue une étape du processus de traduction qui s'intercale entre compréhension et reformulation, la déverbalisation présente une dimension *processuelle* dont M. Lederer souligne le caractère dynamique (2009 : 18-19). Dissociation des paroles et du compris, du contenu mnésique et de l'enveloppe verbale, elle présente une dimension *résultative* dans la mesure où elle donne néanmoins lieu à un « produit », certes difficile à appréhender et source d'hypothèses, mais doté d'une réalité cognitive suffisante pour servir de tremplin à une reformulation. Dans la mesure où elle incite à conjecturer ce qui intervient entre compréhension dont elle est l'aboutissement et reformulation qu'elle permet d'amorcer, elle revêt une dimension *heuristique*. Quelle forme peut en effet prendre le contenu mnésique dit déverbalisé ? Format propositionnel selon certains, format imagé ou figuration selon d'autres, relevant néanmoins tous d'une forme de représentation mentale quelle qu'elle soit, même si ce « préjugé » selon Rastier¹⁶ mériterait lui aussi débat et examen plus approfondis. Représentation mentale et déverbalisation s'articulent elles-mêmes à d'autres opérations cognitives à l'œuvre en traduction, opérations que les études empiriques ont précisément pour objet de mettre au jour. La déverbalisation revêt en outre une dimension *instrumentale*, dans la mesure où elle permet au traducteur de s'affranchir de la langue originale et de faire d'un phénomène spontané un procédé de traduction mobilisable à dessein. Enfin, parce qu'elle est plus difficile à mettre en évidence à l'écrit qu'à l'oral et qu'elle est souvent mal comprise, elle revêt un caractère quasiment *polémique* opposant tenants du littéralisme pour qui il importe de conserver dans leur matérialité les formes linguistiques ayant permis de véhiculer ou d'exprimer un sens et tenants de la déverbalisation qui rejoignent *ipso facto* les partisans de 'l'esprit' plutôt que de la lettre.

¹⁶ Rastier, François. 2001. *Arts et sciences du texte*. Paris : PUF, p. 131.

Références

- Balliu, C. (2007). « Cognition et déverbalisation ». *Méta*, 52(1), 3-12.
- Boisson, C. (2005). « La forme logique et les processus de déverbalisation et de reverbération en traduction ». *Méta*, 50(2), 488-498.
- Delisle, J. (1984). *L'analyse du discours comme méthode de traduction*, Ottawa: Editions de l'université d'Ottawa.
- Durieux, C. (1995). « Langues de spécialité et traduction », *Revue des Lettres et de traduction*, n°1, Kaslik, Liban, Université du Saint-Esprit. 9-25.
- Englund Dimitrova, B. ; Tiselius, E. (2014). « Retrospection in interpreting and translation : Explaining the process ? », in Muñoz Martin R. (ed.), *Minding translation. MonTI, Special Issue 1*, 177-200.
- Gombert, J.-E. (1992). « Activité de lecture et activités associées », in Fayol, M. et al. : *Psychologie cognitive de la lecture*. Paris: PUF, 107-140.
- Gile, D.
— (1995). *Regards sur la recherche en interprétation de conférence*, Lille: Presses universitaires de Lille.
— (2011). « La recherche traductologique : méthode ou approche ? ». *TTR*, XXIV(2), 41-64.
- Göpferich, S. (2008). *Translationsprozessforschung. Stand – Methoden – Perspektiven*. Tübingen: Narr.
- Houbert, F. (2002). « Les brevets d'invention et leur traduction ». *Traduire* 193. 47-57.
- Hurtado-Albir, A. ; Alves, F. ; Englund Dimitrova, B. ; Lacruz I. (2015). « A retrospective and prospective view of translation research from an empirical, experimental, and cognitive perspective: the TREC network ». *Translation & Interpreting*, 7(1), 5-25.
- Israël, F.
— (1994). « La créativité en traduction ou le texte réinventé », IV Encuentros complutenses en torno a la traducción, Raders M. y Martin-Gaitero R. (Eds.), Madrid, Editorial Complutense, Instituto universitario de lenguas modernas y traductores, 105-117.
— (2000). « La trace du lien en traduction », in Israël F. (dir.) : *identité, altérité, équivalence ? La traduction comme relation*. Paris: Minard, 83-95.
- Koller W. (1997). *Einführung in die Übersetzungswissenschaft*, 5ème édition. (1ère édition 1979). Heidelberg, Wiesbaden: Quelle und Meyer.
- Krings, H.-P. (1986). *Was in den Köpfen von Übersetzern vorgeht - Eine empirische Untersuchung zur Struktur des Übersetzungsprozesses an fortgeschrittenen Französischlernern*, Tübingen: Gunter Narr Verlag.
- Kumpulainen, M. (2015). « On the operationalisation of 'pauses' in translation process research ». *Translation & Interpreting*, 7(1), 47-58.
- Kußmaul, P. (2005). « Translation through visualisation ». *Meta*, L(2), 378-391.
- Ladmiral, J.-R. (2005). « Le 'salto mortale de la déverbalisation' ». *Méta* 50(2), 473-487.
- Laplane, D. (2005). « La pensée sans langage, quelques implications philosophiques », in Israël F. et Lederer M. (2005). *La théorie interprétative de la traduction*, vol. II, Paris: Minard, Cahiers Champollion n° 7, 183-199.
- Lederer, M.
— (1976). « Synecdoque et traduction », *Etudes de linguistique appliquée* 24, 13-41.
— (1981). *La traduction simultanée - Expérience et théorie*. Paris: Minard.
— (1994). *La traduction aujourd'hui*. Paris: Hachette.

- (2002). « Correspondances et équivalences, faits de langue et faits de discours en traduction », in Israël, F. (dir.) : *identité, altérité, équivalence ? la traduction comme relation*, textes réunis en hommage à M. Lederer, Paris: Minard, 17-27.
- (2008). « Des méthodes de recherche en traductologie » in Balliu C. (dir.) : *Traduire, un métier d'avenir*, vol. 1. Bruxelles: Les Editions du Hazard, 129-154.
- (2009). « Le concept de déverbalisation : problèmes épistémologiques et méthodologiques », in Anamur H. et al. (dir.) : *La traduction sous tous ses aspects au centre de gravité du dialogue international*, 18-31.
- Lerat, P. (1995). *Les langues spécialisées*, Paris: PUF.
- Muñoz Martin, R. (2014). « A blurred snapshot of advances in translation process research », in Muñoz Martin, R. (ed.). *Minding translation. MonTI, Special Issue 1*, 49-84.
- Plassard, F.
- (2007). *Lire pour traduire*. Paris, PSN.
- (2009). « Animer un atelier de traduction spécialisée : une expérience en chantier », in Laplace C., Lederer M., Gile D. (dir.) (2009) : *La traduction et ses métiers*, Cahier Champollion n° 12. Paris: Minard, 225-238.
- 2012. « Les listes de diffusion, un pavé dans la mare des méthodologies », *TTR*, XXV(1), Foz C. et Fraser R. (dir.) : *Méthodologie de la recherche en traductologie : applications*, 159-179.
- Rastier, F. (2001). *Arts et sciences du texte*. Paris: PUF.
- Rydning, A. F.
- (2002). « Pénétrer la boîte noire du traducteur ». *Linguistica Antverpiensia*, New Series – Themes in Translation Studies, n°1, 273-285.
- (2005). « Etude de l'effort cognitif du traducteur lié à la reformulation de métaphores », in Israël F. et Lederer M. (2005) : *La théorie interprétative de la traduction*, vol.II. Paris, Minard, Cahiers Champollion n° 7, 265-295.
- (2006). « La déverbalisation et la reverbération du sens à la lumière de la théorie de l'intégration conceptuelle », in Lederer M. (2006) : *Le sens en traduction*. Paris: Minard, Cahiers Champollion n° 10, 311- 319.
- (2008). « La démarche de l'expert-traducteur face à un problème de reformulation ». *Meta* 53(4), 748-764.
- (2009). « La traduction d'expressions métaphoriques ». In Laplace, C.
- Lederer, M., Gile, D. (dir.). *La traduction et ses métiers*. Paris : Minard, 103-114.
- (2014). « La créativité traductionnelle – résultante d'une aptitude à visualiser », *Forum*, 12(1), 137-163.
- Seleskovitch, D. (1986). « Interpréter un discours n'est pas traduire une langue », in Seleskovitch D. et Lederer M. (1986) : *Interpréter pour traduire*. Paris: Didier Erudition. 104-115.
- Seleskovitch, D. ; Lederer, M. (1989). *Pédagogie raisonnée de l'interprétation*. Paris : Didier Erudition, OPOCE, Coll. Traductologie n°4.
- Shuttleworth, M. ; Cowie, M. (2007). *Dictionary of Translation Studies*. Manchester: St Jerome.
- Vinay J.-P. ; Darbelnet, J. (1972). *Stylistique comparée du français et de l'anglais – Méthode de traduction*, (1^{ère} édition 1958). Paris: Didier.
- Wilss, W. (1996). *Knowledge and Skills in Translator Behavior*. Amsterdam, Philadelphie: J. Benjamins Publishing Co.

Annexe 1 Extrait d'une enquête sur le marché de la traduction

Exemple 1 : « how real people perceive translation »

- (1) Comment les « vrais gens » voient la traduction
- (2) Comment les « vraies gens » perçoivent la traduction
- (3) Comment les « personnes réelles » perçoivent la traduction
- (4) Comment les personnes réelles considèrent-elles la traduction ?
- (5) Comment les personnes en chair et en os perçoivent-elles la traduction ?
- (6) Comment les individus perçoivent-ils la traduction ?
- (7) Comment le « commun des mortels » perçoit-il la traduction ?
- (8) Comment M. tout le monde perçoit la traduction
- (9) Comment la traduction est-elle perçue par les vrais acteurs du marché ?
- (10) Comment la traduction est perçue par les particuliers ?
- (11) Comment la traduction est-elle perçue par le citoyen lambda ?
- (12) Comment le secteur de la traduction est-il perçu par le grand public ?

- (13) La traduction perçue par « M. tout-le-monde »
- (14) La traduction perçue par l'amateur
- (15) La traduction vue par les « personnes réelles »
- (16) La perception réelle de la traduction

- (17) Quelle image a-t-on de la traduction dans le « monde réel » ?
- (18) Quelle idée l'internaute lambda se fait-il de la traduction ?
- (19) Quelle est l'opinion de l'individu lambda sur la traduction ?
- (20) Le regard des non-professionnels sur la traduction
- (21) L'usage que font les « vraies gens » de la traduction

- (22) Monsieur tout-le-monde et la traduction
- (23) La traduction d'après le non-initié

Annexe 2

Extrait de la traduction du blog *Living in Longyearbyen*
<http://ipy.arcticportal.org/component/k2/item/719>

Some people had been on Trollsteinen and told that they saw a red stripe of sunlight at the horizon. (...) Longyearbyen. Like taken from a sciencefiction story. And we could really see where we where (sic) going. Not like last week when it was bad sight and I had no idea how steep the hill I climbed was or how fast I was going down it.

could really see	Last week when it was bad sight
(1) pouvions vraiment voir	(1) Quand la vision était mauvaise
(2) pouvions parfaitement voir où	(2) Quand nous n'avions pas de visibilité
(3) nous pouvions discerner clairement	(3) Quand la visibilité était si mauvaise
(4) nous pouvions vraiment voir	(4) Quand la visibilité était si mauvaise que
(5) nous pouvions clairement voir où	(5) Quand on n'y voyait rien
(6) nous pouvions vraiment voir où nous allions	(6) Quand la visibilité était mauvaise
(7) et nous pouvions bien distinguer où nous pouvions voir où nous mettions les pieds	(7) Où on ne distinguait presque rien
(8) on pouvait vraiment voir devant nous	(8) Où la mauvaise visibilité m'empêchait de
(9) on peut vraiment voir où on met les pieds	(9) Où on n'y voyait goutte
(10) et on pouvait vraiment voir où on allait nous	(10) Où la visibilité était mauvaise
(11) on pouvait voir où on mettait les pieds	(11) Où on n'y voyait presque rien
(12) nous parvenions vraiment à voir	(12) Où nous ne voyions rien
(13) nous voyions	(13) La visibilité était mauvaise
(14) et nous voyions vraiment où nous allions	(14) Le temps était si mauvais que je ne savais pas...
(15) nous voyions vraiment où nous allions	(15) La visibilité était alors réduite et
(16) et on voyait vraiment où on allait	(16) La visibilité était alors mauvaise
(17) et on voyait vraiment où on mettait les pieds	(17) On n'y voyait pas à un mètre
	(18) On n'y voyait tellement rien que

Annexe 3

« H. T. exists between the big guns and the hobbyists »

HT s'est fait une place entre les grosses boîtes et les collectionneurs

HT compte prendre sa place entre la grosse artillerie et les amateurs

H T occupe le créneau vide entre les grands pontes et les simples adeptes

« « entre les grands peintures et les dilettantes

« « entre la grande cavalerie et les amateurs

HT entre les gros bonnets et les amateurs

Entre les gros bonnets et les passionnés

Entre les grosses têtes et les amateurs

Entre les peintures et les amateurs

Les géants automobiles et les amateurs passionnés

Annexe 4

Traduction d'un slogan publicitaire *Zu Hause in Küche und Bad*

Question : Chers collègues, Auriez-vous une idée pour la traduction du slogan "Zu Hause in Küche und Bad" d'un fabricant de robinetterie? "Le spécialiste de la cuisine et de la salle de bain" ne rend pas suffisamment l'idée de familiarité qu'ils veulent faire passer. Merci d'avance pour vos lumières. B.

Réponse 1 (R1) : Ce slogan ne va-t-il dans le sens "Bien chez soi, dans/à la cuisine comme dans/à la salle de bain"? I.

R2 : Cela pourrait être aussi le fabricant qui est parfaitement à l'aise dans ces deux domaines...D.

R3 (à R1) : Je pense plutôt que le fabricant veut dire qu'il est "familier" de la cuisine et de la salle de bain à travers ses produits. Merci de toutes vos suggestions ! B.

R4 (à R3) : Alors peut-être quelque chose comme "Cuisines et salles de bain n'ont plus de secret pour XXX (nom du fabricant)" Salutations I.

R5 : Une idée parmi d'autres : "Dans son élément à la cuisine comme au bain". FP

R6 : Je crains que tu ne puisses pas rendre cette idée de familiarité dans le slogan, je pense que tu auras du mal à trouver mieux que ta traduction. Mais peut-être pourras-tu rendre cette connotation un peu plus loin dans ton texte... Bonne fin d'après-midi I.

R7 : Et un jeu de mots du style : Dans le bain - même à la cuisine...?

R8 : "Vos cuisines et salles de bain sont notre métier." MfG PK

R9 : ... aber besser spät als nie : <http://www.neue-rechtschreibung.de/aktuell.htm>

R10 (à R9) : Le mercredi 23 avril 2008 à 16:55:13, vous écriviez : "Vos cuisines et salles de bain sont notre métier." Brigitte a bien parlé d'un fabricant de robinetterie... Pas du plombier du coin. Ph.

R11 : Hier auch noch ein Vorschlag. Vielleicht aber ein bisschen zu sehr salopp ?

Les cuisines et les salles de bain, ça me connaît ! F. L.

R12 : Arrive comme les... carabiniers!

Rappelle au moins qu'un "vrai" slogan, ce sont toujours des créatifs qui le mettent au point en agence de pub (pas de trad.!) et, surtout, ça se paie très cher... Sinon, estime manquer de contexte pour proposer qc. mais l'ère trad.me semblait... pertinente. A. B.

R13 (à R 11) : Le mercredi 23 avril 2008 à 18:21:31, vous écriviez :

Hier auch noch ein Vorschlag. Vielleicht aber ein bisschen zu sehr salopp ?

Les cuisines et les salles de bain, ça me connaît ! Même remarque qu'à P.... :-)

Le fabricant de robinets, c'est un industriel. Ne le fait pas parler comme le plombier du coin. Il y a un niveau de langue à respecter. D'ailleurs, on se sait pas bien ce que contient ce catalogue et à qui il est destiné, ce qui rend nos élucubrations un peu hasardeuses. Mais la remarque d'A.B. est pertinente également. La "confection" d'une telle couverture ne relève pas de la traduction. C'est là qu'intervient le "dressage" des clients, mais c'est un autre débat que nous n'ouvrirons pas ce soir. :-) Ph.

R14 : alors les avioneurs qui parlent de leur métier, ce sont des quincaillers ? :):):)

R15 : P. a écrit « alors les avioneurs qui parlent de leur métier, ce sont des quincaillers ? :):):) :-)) Non, des métalliers... Ph.

R16 (synthèse) Bonjour à tous, Je tenais à remercier D., F., A., FP, I., P. et Ph. pour leurs suggestions et commentaires au sujet du slogan "Zu Hause in Küche und Bad". J'ai proposé deux options au client : " Le spécialiste de la cuisine et de la salle de bain" et "Dans son élément à la cuisine et dans la salle de bain", inspirée de FP. La difficulté est d'avoir des textes relativement similaires et de même longueur en

allemand, italien et français, ce qui ne facilite pas les choses. Merci à tous et bonne journée, B.

Annexe 5

Notes de lecture documentaire relatives à un projet hydroélectrique

Optimisation de projet hydroélectrique (même s'il est réalisé)

Optimisation hydraulique et énergétique d'une cascade de 5 centrales

Usage du *potentiel électrique* d'un fleuve

Ouvrage à buts multiples : irrigation et production d'hydroélectricité

Valorisation de l'énergie

Installations hydroélectriques *concessibles*

Concessions à retenues

Ouvrages

Optimisation d'entretien

- passes à poissons
- *soutien d'étiage*
- entretien du lit du cours d'eau
- *période de chômage*

régime des éclusées

usages touristiques ou sportifs

ouvrage de tête/ chaîne d'aménagements

le *productible* : potentiel hydroélectrique

dommages piscicoles

restauration des cours d'eau : digues, seuils, passes à poissons

restauration des milieux naturels

génie écologique

phytoremédiation

plan de gestion environnemental,

stade d'eaux vives